

371. Londres, Dimanche 17 mai 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

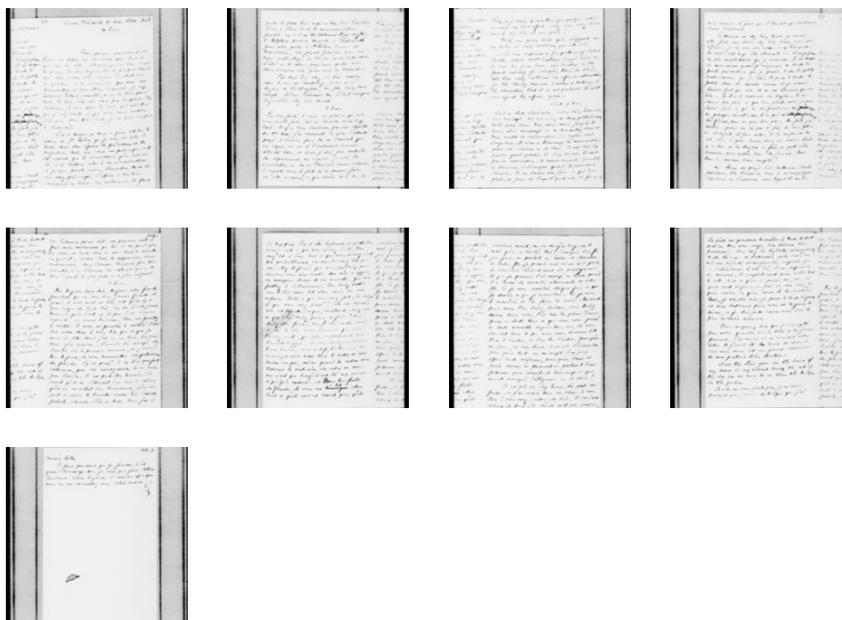
Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Collection : [1840 \(février à octobre\) : L'Ambassade à Londres](#) - [Voir les autres notices de cette collection](#)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

9 Fichier(s)



Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Autoportrait](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Interculturalisme](#), [Politique \(France\)](#), [Portrait](#), [Relation François-Dorothée](#), [Relation François-Dorothée \(Dispute\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février à octobre) : L'Ambassade à Londres



[379. Paris, Mercredi 20 mai 1840, Dorothée de Lieven à François](#)

[Guizot](#) □

est une réponse à ce document



[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1840-05-17

Genre Correspondance

Mentions légales Projet EMAN, Association François Guizot & ITEM (CNRS-ENS).

Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Editeur de la fiche Marie Dupond, Projet EMAN & Association François Guizot,

Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS

Incipit

- ensemble, on a du temps pour tout. De loin, cela ne vaut pas la peine. Vos sentiments à vous sont les seuls qui méritent que je m'y arrête et que nous nous mettions d'accord. Aves vous seule, je ne puis souffrir le désaccord.
- Mon premier mouvement, en lisant vos lettres, est de croire que, tout ce que vous me dites, c'est vous qui le dites et qui le pensez. Je suis toujours sur le point de discuter avec vous, contre vous, comme si c'était vous, les opinions et les commérages que vous me transmettez. Si nous étions ensemble je m'y laisserais aller

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 434/131-134

Information générales

Langue Français

Cote 1028-1029-1030, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 5

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription & Analyse

Description

371. Londres, Dimanche 17 mai 1840

10 heures

Mon premier mouvement en lisant vos lettres est de croire que tout ce que vous me dites, c'est vous qui le dites et qui le pensez. Je suis toujours sur le point de discuter avec vous, contre vous, comme si c'était vous les opinions et les commérages que vous me transmettez. Si nous étions ensemble, je m'y laisserais aller ; ensemble, on a du temps pour tout. De loin, cela, n'en vaut pas la peine. Vos sentiments à vous sont les seuls qui méritent que je m'y arrête et que nous nous mettions d'accord. Avec vous seule, je ne puis souffrir le désaccord. C'est à propos de tout ce qu'on dit sur le retour de Ste Hélène que je vous dis cela. Je laisse donc sans réponse les prédictions et les confectures. Mais une chose me préoccupe, c'est la crainte que les commissaires qu'on enverra là ne se laissent aller à des récriminations à quelques paroles amères, blessantes. On en est ici assez préoccupé. L'affaire a très bien commencé en haut, très noblement. Il faut qu'elle se passe bien aussi en bas dans l'exécution.

J'écris à Paris toutes les recommandations possibles en ce sens. Un bâtiment léger anglais le Delphin, partira Mercredi de Portsmouth, pour aller porter à Ste Helène l'ordre de translation. La frégate française aura une copie authentique de l'ordre et des instructions. L'allée et le retour prendront quatre mois. Nous n'aurons rien qu'au mois de Novembre.

J'ai dîné hier chez Sir Gore Ouseley avec le duc de Cambridge, le duc et la duchesse de Buckingham, leur fille, lady Anna, Temple, Bülow, Brünnow &. C'était ennuyeux aujourd'hui chez Lord Minto.

2 heures

J'en suis fâché, à cause du plaisir que cela vous aurait fait. M. de Noailles vient trop tard. Il y a trois semaines, par une dépêche du 1er mai, j'ai demandé la place d'attaché payé à Londres pour M. de Vandeul, qui est depuis un an à l'Ambassade comme attaché libre et dont je suis fort content.

Au département, on regarde, je crois, la nomination de M. de Vandeul comme certaine. Je regrette tout-à-fait de ne pouvoir faire en cette occasion ce que désire M. le duc de Poix, et je désire à mon tour que quelque autre occasion, me soit offerte. Serez vous assez bonne pour le lui dire de ma part ?

Voilà une petite boîte qu'on m'apporte avec un billet de Lady Williams qui dit ceci : " the box contains a few patterns of babies clothes which, Mad. Graham begged Lady Williams to send her from hence and trusting to the french Embassy for conveying them to Paris. All that Lady William can offer in extenuation for the liberty Madame Graham is taking, is the observation that it is not probable she will ever repeat the offence again."

Lundi, 9 heures

Lord et lady Lansdowne, lord et lady Palmerston, lord Moutaggle, M. Macaulay et deux petits inconnus. Voilà notre dîner. Nous avons causé jusqu'à 11 heures. Lord Monteagh et M. Macaulay sont de bons meubles de conversation. Les Anglais sont singuliers ; ils aiment beaucoup la conversation ; quand elle s'anime et se varie, ils ont l'air d'y prendre grand plaisir. Et d'eux-mêmes, ils n'ont pas de conversation ; ils restent ensemble immobiles et silencieux, et s'ennuyent quand ils pourraient s'amuser. Ils ne savent pas faire ce qui leur plaît, ni jouir de l'esprit qu'ils ont. Le feu est là, mais couvert ; il faut que l'étincelle qui l'allumera vienne d'ailleurs. En sortant de chez Lady Minto, je voulais aller finir ma soirée chez Lady Jersey ; mais par réflexion, je n'y suis pas allé. Deux Dimanches de suite, c'est trop. Elle abuserait. C'est l'insignifiance la plus envahissante que je connaisse. Je me moque de moi-même quand je m'aperçois de toutes les petites précautions que je prends, toutes les petites combinaisons que je fais. Je pense à toutes les petites choses du monde comme si je n'avais jamais fait que cela, et ne me souciais que de cela ! e suis le contraire des Anglais; ils ne savent pas faire ce qui leur plaît ; moi, je puis savoir faire ce qui ne me plaît pas et m'occupe et presque m'intéresser à ce qui m'est parfaitement indifférent, pour ne pas dire plus. Au fait, j'ai raison ; quand on n'a pas le fond du cœur plein et satisfait, il faut mettre à la surface de la vie, tout ce qu'on trouve sous sa main. Qu'il y a loin de la surface au fond, et quel vide immense peut exister dans des journées dont tous les moments sont remplis !

La Reine me prend Lord Melbourne samedi prochain. Elle l'emmène dîner à la campagne. J'ai souri de l'embarras avec lequel il me l'a dit. Embarras point réel, car personne n'est au fond moins embarrassé que lui, et ne prend plus ses aises, en toutes choses, et avec tout le monde. En quoi il a raison. Mais les apparences sont embarrassées. Nous sommes toujours fort bien ensemble. C'est l'homme du

Cabinet qui a le plus d'esprit, le plus juste et le plus original.

3 heures

Oui toujours tout dire, toujours votre funeste franchise qui ne vous sera jamais fumeste. Le grand, le vrai mal de loin, c'est qu'il n'y a pas moyen de tout dire, car on n'écrit jamais tout ; ce qu'on écrit est si peu ! et comme reproche et comme tendresse. Vous me grondez à moitié. Je vous ai grondée à moitié. J'avais bien autre chose à vous dire que ce que je vous ai dit. Mais j'ai eu un tort, un grand tort, j'en conviens. J'aurais dû envoyer chez Brodie dès le premier moment, et y renvoyer tous les jours, et vous transmettre scrupuleusement ses paroles. J'y ai pensé. Je ne l'ai pas fait, sottement, par sot ménagement. Je ne connais pas Brodie. Il est peut-être bavard. J'ai craint qu'il ne s'étonnât d'un soin si assidu, qu'il ne racontât son étonnement, qu'on n'en prit occasion de bavarder comme lui. Crainte puérile absurde. J'ai eu tort. Mais j'en ai été trop puni. J'en ai été barbaquement puni. Vous m'avez écrit ce que vous m'avez écrit. Vous avez dit à Génie tout ce que vous m'avez écrit, pis probablement car vous lui avez dit que vous étiez si fâchée que vous partiriez pour Londres, sans m'en avertir. Ma mère a appris en envoyant savoir de vos nouvelles, que vous partiez le surlendemain. Vous seriez partie sans le lui avoir dit sans avoir vu mes enfants. Voilà ce que vous avez fait. Et sais-je ce que vous avez pensé ? Cela est insensé ; cela est injuste, inique, révoltant. Savez-vous ce que vous deviez penser et faire ? Vous deviez être fâchée, très fâchée contre moi et me le dire aussi vivement que vous l'auriez voulu, que votre emportement vous l'aurait suggéré. Et vous deviez en même temps deviner mon motif, l'entrevoir du moins ; et voir aussi tout le reste, et me croire un peu, même quand les autres vous disaient le contraire. Les autres ne vous ont écrit que lorsqu'ils ont été eux-mêmes à peu près rassurés, et dans leur froide irréflexion, ils vous ont dit alors tout ce qu'ils avaient craint plus qu'ils n'avaient craint car on exagère toujours le mal qu'on a caché. Moi, j'envoyais deux fois par jour ; on parlait au valet de chambre de votre fils ; je passais moi-même à sa porte. Je recueillais indirectement des renseignements de qui je pouvais. J'ai envoyé au Time quand il a donné des nouvelles alarmantes de votre fils. Et je vous mandais chaque jour ce que je savais ce que je recueillais. Et je vous le mandais de la façon la moins alarmante pour vous. Vous deviez deviner, vous deviez croire tout cela. C'est bien la peine d'avoir pensé et senti tout ce que nous avons pensé et senti ensemble depuis trois ans, de nous être dit tout ce que nous nous sommes dit l'un à l'autre, et l'un sur l'autre pour qu'en un jour, en une heure, tout cela s'évanouisse pour qu'un tort, un mécompte d'un jour efface toute confiance, pour qu'on pense et parle comme on penserait et parlerait d'une personne qu'on connaîtrait beaucoup, et qui aurait manqué d'obligeance ou de soin ! Il est près de cinq heures. La poste me presse, et j'ai encore tant de choses à vous dire ! vous avez raison de loin, il vaudrait mieux se taire ; la vérité n'est pas possible. La vérité est pourtant le remède à tout, le seul remède. Vous vous croyez bien sérieuse, bien passionnée. Vous avez des légèretés, inimaginables, toutes sérieuses et passionnées qu'elles sont. Car c'est une légèreté inimaginable coupable que de s'abandonner à une idée, à une impression du moment, si complètement qu'on oublie tout le reste tout ce qu'on a pensé, vu, cru, & qu'on croit toujours au fond de son âme ce qu'on croira, ce qu'on verra le lendemain. Moi, je n'oublie rien. Je pense à tout, toujours, et mon sentiment pour vous est toujours le même, et je suis juste envers vous, dans les plus mauvais moments. Vous comprenez bien que je n'accepte pas votre querelle sur les bals et les jeunes femmes. J'en aurais ri en recevant votre lettre si j'avais été en train de rire. Je crois vous avoir dit une phrase charmante de mon puritain

John Newton :

Since the Lord gave me the desire of my heart in my dearest mary the rest of the sex are no more to me than the tulips in the garden.

Si cela ne vous plait pas, je ne vous parlerai plus jamais des tulipes que j'ai trouvées belles.

Il faut pourtant que je finisse. C'est grand dommage car je n'ai pas fini. Adieu pourtant. Adieu toujours. Je crois en effet que vous ne me connaissez pas. Adieu encore.

Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 17 mai 1840

Heure10 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 27/11/2018 Dernière modification le 14/01/2020
